

L'imaginaire du corps technomodifié. Entretien avec Mael Le Mée

Marianne Cloutier

Number 236, Spring 2011

Arts, technologies et relations hybrides

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64183ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Cloutier, M. (2011). L'imaginaire du corps technomodifié. Entretien avec Mael Le Mée. *Spirale*, (236), 44–46.

l'homme est pris naturellement dans un processus de transformation² ». Cette évolution, qui tend à effacer la distinction entre « naturel » et « artificiel » en créant un nouveau milieu hybride, serait donc normale et positive. Deux chercheurs spécialisés dans les sciences cognitives, Humberto Maturana et Francesco Varela, vont encore plus loin en démontrant que, physiologiquement, cette différence entre nature et culture n'existe pas. Les racines de la connaissance et de la conscience seraient biologiques et relèveraient donc du domaine de la nature. Les dissocier de la mémoire et de l'expérience, que l'on considère comme faisant partie de la culture, serait un non-sens : « nous sommes "nature" et nous sommes "culture". [...] L'idée même de nature en tant que catégorie ontologique, distincte de toute expérience humaine, parvient à sa conclusion historique³ ».

Mi-naturelles mi-artificielles, ces chutes nous proposent donc une réflexion sur la transformation de notre civilisation. Elles nous aident à sortir de la conception surannée d'une nature sauvage et à accepter l'évolution inexorable de la société humaine. †

1. « Entretien entre Daniel Birnbaum et Olafur Eliasson », *Olafur Eliasson*, Phaidon, Paris, 2007, p. 31.
2. Jane Jacobs, *The Nature of Economies*, First Vintage Books Edition, New York, 2000 ; citée par Marianne Krogh Jensen dans « Remarques sur la nature, la super-écologie, la vie, la production, la position et sur d'autres délibérations », *Olafur Eliasson*, cat. exp., Musée d'Art moderne de la ville de Paris, 2002, np.
3. Bill McKibben cité par Marianne Krogh Jensen dans « Remarques sur la nature, la super-écologie, la vie, la production, la position et sur d'autres délibérations », *Olafur Eliasson*, op. cit., np.

DOSSIER

L'imaginaire du corps technomodifié. Entretien avec Mael Le Mée

PROPOS RECUEILLIS PAR MARIANNE CLOUTIER

Artiste et scénariste, Mael Le Mée a également enseigné la dramaturgie à l'Université Bordeaux 3 et à l'École des métiers du cinéma d'animation d'Angoulême. Ses œuvres, installations et performances, interrogent principalement le rapport du vivant et du corps aux technologies. Son travail a été présenté en Suisse, en Espagne et en France, notamment au Musée d'histoire des sciences de Genève ainsi qu'au Cube, Centre de création numérique d'Issy-les-Moulineaux et au Palais de Tokyo à Paris. Dans cet entretien, Mael Le Mée discute des thèmes récurrents de sa pratique artistique et principalement de son entreprise de fiction biotechnologique, l'Institut Benway. Pour en savoir davantage sur le travail de Mael Le Mée et ses performances à venir, consultez son site Internet au www.mael-lemee.org ou le site de l'Institut Benway au www.institut-benway.com

SPIRALE — Votre production artistique est avant tout un travail basé sur l'écriture, sur la construction de personnages et de fictions qui servent à mettre en place des récits. Il s'agit donc, en un sens, d'une démarche similaire à votre travail de scénariste. Qu'est-ce que la mise en performance de ces scénarios vous apporte de plus ? En quoi le contact direct établi avec le public est-il important ?

MAEL LE MÉE — L'Institut Benway pose la question des mutations corporelles à venir, que l'on peut conceptualiser dès aujourd'hui, mais qui ne sont pas encore faisables à l'échelle proposée par cette entreprise. L'idée est d'arriver à trouver des moyens pour les faire ressentir au spectateur. On se retrouve à la croisée de la science-fiction, de la fiction tout court et de la simulation. Ce qui m'intéresse est d'arriver à simuler des situations et pousser le spectateur au plus près du ressenti et d'une conceptualisation de quelque chose qui, pour le moment, n'est pas possible. Ce

contact direct avec le public est ce qui me semble permettre d'aller le plus loin possible dans un « jouer ensemble » et dans la simulation de cette situation existentielle. L'idée est donc d'atteindre une forme de contamination du réel, avec une certaine économie de moyens, de production comme de narration. D'un côté, j'aime beaucoup écrire pour l'audiovisuel, principalement des dessins animés. Mais d'un autre côté, le fait de pouvoir bricoler avec une variété d'éléments plus ou moins multimédias — avec de petites machines — et d'improviser en fonction des réactions des spectateurs — et avec leurs propres corps — permet un tout autre rapport à la fiction.

SPIRALE — Depuis 2004, vous travaillez au projet de l'Institut Benway, une entreprise fictive d'organes biotechnologiques que l'on peut se greffer. Cette production artistique est constituée d'installations, de performances ou « conférences promotionnelles » comme vous les appelez, ainsi que d'un site Internet. Pouvez-vous nous expliquer quelles sont les particularités de l'Institut et de ses « produits » ?

MAEL LE MÉE — Officiellement, l'Institut Benway est « le leader mondial des systèmes de confort organique ». Il fournit des solutions aux entreprises, aux États et bien sûr au grand public. Pour ce dernier, l'Institut propose une gamme d'organes de confort, comme par exemple « la glande salivaire aromatisée pour avoir la salive parfumée », ou « le testicule hallucinogène pour une vie sexuelle littéralement stupéfiante ». Ce sont des organes que l'on peut se greffer soi-même, chez soi, grâce à un manuel de chirurgie domestique. Ils permettent d'augmenter certaines de nos capacités, de « customiser » notre bien-être intérieur, d'acquérir de nouvelles fonctions. Pour les entreprises, l'Institut propose notamment d'« augmenter » le corps des ouvriers qui travaillent à la chaîne. Pour les États, l'Institut offre des systèmes de sécurité intérieure et extérieure : cela va du soldat « augmenté » jusqu'à la frappe chirurgicale esthétique pour intégrer les minorités ethniques. Il y a également toute une activité d'édition : des revues pour enfants et pour adultes, une encyclopédie des organes, des programmes de télévision, des jouets... L'Institut Benway contamine le réel par de multiples biais et « injecte » de l'organique et du médical partout.

La fiction de l'Institut Benway ne tente pas tant d'imaginer comment seront les corps demain que de se demander dès aujourd'hui ce que l'on pourrait faire de différent avec nos corps en fonction de ce que la technologie pourrait nous permettre. Avec ce projet-là, je propose une série de fantasmes corporels organisés sur un axe biotechnologique, dans un cadre de science-fiction, et éventuellement, de prospective sur l'avenir du corps. Ces moyens technologiques sont de plus en plus accessibles ; ce sont d'ores et déjà des problématiques qui nous concernent tous... Il semble pertinent d'y réfléchir dès à présent car tous les corps subiront les conséquences de ces changements, que l'on accepte ou non d'être modifié. L'idée de l'Institut Benway est de proposer une fiction où le corps devient en quelque sorte une pâte à modeler : grâce au « kit chirurgical domestique Benway 3 en 1 », les problèmes d'anesthésie, d'asepsie et de rejet sont

révolus. Ainsi, il devient possible de faire ce que l'on souhaite de son corps. Le dimanche, dans leur chambre, d'adorables enfants peuvent s'amuser à démonter le genou de l'un, remonter le bras de l'autre, leurs parents les observant et trouvant la scène magnifique. Ce sont ces images que l'Institut Benway tente de générer.

SPIRALE — Lors de vos études de cinéma, vous vous êtes intéressé à l'univers de David Cronenberg ; comment cela a-t-il influencé votre travail de création pour l'Institut Benway ?

MAEL LE MÉE — C'est plus qu'une influence, c'est un fondement... Dans le cadre d'un mémoire de maîtrise, je me suis particulièrement intéressé à tous ces artefacts bizarres qui sont récurrents dans les films de Cronenberg, comme les instruments chirurgicaux pour mutantes ou les *gamepods*. Lorsque le spectateur voit l'un de ces objets, il ne peut s'empêcher de s'imaginer cette chose greffée à lui-même et de fantasmer sur cette hybridation possible. J'avais donné le nom de « schizorganes » à ces objets ; mon approche était inspirée de la schizoanalyse de Deleuze et Guattari, j'avais donc bricolé aussi quelques néologismes... À l'issue de ce travail, j'ai eu envie d'inventer mes propres schizorganes, et c'est là que l'idée des organes de confort m'est venue. Certaines personnes s'y sont intéressées, puis le Festival de science-fiction de Nantes a accepté d'en faire une exposition. À partir de là, je me suis demandé : « Quelle entreprise pourrait produire ces organes ? Pourquoi ? Comment ? Dans quel cadre ? » L'Institut Benway est une référence directe au docteur Benway du *Festin Nu* de Burroughs. Cronenberg s'inspire évidemment de celui-ci sur plusieurs points. Quand j'ai cherché un nom pour cet institut, je me suis dit que si le docteur Benway avait monté une multinationale, elle aurait pu être l'Institut Benway. C'est une forme d'hommage.

SPIRALE — Vous avez choisi d'ancrer l'Institut Benway dans l'histoire — l'entreprise étant théoriquement active depuis plus de cinquante ans —, de lui créer un historique à partir de savoureuses images d'archives. Pourquoi ce choix plutôt que de la situer uniquement dans le présent ? Ceci participe-t-il de votre position critique envers les technologies, ou est-ce plutôt dans la démarche d'inspiration et de construction du projet que cet ancrage s'est établi ?

MAEL LE MÉE — Le recours aux images d'archives relève, à l'origine, de deux choses : avant de démarrer l'Institut Benway, j'avais travaillé sur un jeu de rôles (*Rétro Futur* aux Éditions Multisim) qui se passait dans des années cinquante imaginaires, et pour lequel j'avais rassemblé un grand nombre de revues et d'images d'archives de l'époque. J'avais donc de la matière en stock... Et c'est une imagerie qui, depuis longtemps, me fascine et m'éffraie en même temps, comme « fond mythologique » commun des Occidentaux. C'est le moment où la société de consommation a été inventée, où l'avenir paraissait radieux, et, en même temps, ce sont des images que l'on peut aisément détourner, qui peuvent se craqueler et se fissurer en deux secondes et laisser percevoir l'horreur qu'elles masquent.

Elles sont donc narrativement très puissantes et peu coûteuses : on en trouve facilement partout ! Elles font travailler à fond l’imaginaire du spectateur, lui font remplir leurs trous avec son propre imaginaire. La puissance narrative est bien plus grande que si on donnait tout à voir de manière explicite au spectateur.

Une autre raison est que je n’avais pas envie d’imaginer la façon dont l’entreprise Benway mettrait sur le marché ses « organes du futur ». Il s’agit d’un principe avec lequel je ne suis pas d’accord *a priori*. Puisque c’est ce que je critique, je ne voulais pas le réaliser. Je laisse ce travail aux publicitaires de demain. Le fait de prendre des images du passé pour montrer l’univers de l’Institut permet de court-circuiter la représentation du futur. D’un point de vue narratif, mon projet relève de la science-fiction rétro-futuriste. On indique au spectateur : « Voilà ce que cette entreprise faisait il y a cinquante ans, et ce qu’elle faisait il y a cinquante ans, nous-mêmes ne pouvons même pas encore le faire aujourd’hui. » Ceci crée une impression miraculeuse, une impression de puissance qui fait tourner l’imaginaire et qui amène notamment le spectateur à se demander : « Si l’Institut Benway faisait déjà ça il y a cinquante ans, qu’est-ce qu’il est en train de faire aujourd’hui ? »

Un dernier point important est lié à la croyance : le fait de montrer ce futur radieux et « rêvable », sous forme d’images d’archives, d’images du passé, de choses « mortes », est une manière de ne pas vouloir faire semblant d’y croire jusqu’au bout. C’est une façon de « viruser » ce futur, d’office, de se rappeler que le fantasme est un fantasme. Même si l’on peut rêver d’immortalité, à l’heure actuelle l’être humain meurt encore et il faut bien faire avec... De nombreuses fictions sont des manières de fuir le réel, le présent ou d’échapper à des problèmes. Avec ce projet, je ne veux surtout pas fuir ces questionnements mais plutôt rappeler en permanence qu’on parle de corps, de mortels. Le fait que l’Institut Benway n’existe que par commémorations de son cinquantième n’est pas innocent : il s’agit en quelque sorte d’un enterrement permanent des technologies de l’Institut qui permet à la fois de confronter la puissance surhumaine de ces technologies et leur potentiel nécrologique ou nécrophile de destruction. C’est une manière de ne pas faire croire jusqu’au bout que c’est possible, de toujours se rappeler qu’il s’agit d’une fiction, d’une proposition théorique, que l’on continue de réfléchir à ces problématiques mais que, derrière, le tragique et la fatalité demeurent. Pour l’instant en tout cas.

SPIRALE — Les prothèses technologiques actuelles ne servent pas seulement à remplacer un membre manquant ou un organe défectueux, mais également à perfectionner le corps, à lui donner de nouvelles capacités, à l’« augmenter ». Les organes de confort proposés par l’Institut Benway sont des prothèses technologiques, ou plutôt biotechnologiques, censées rendre « l’expérience » de son propre corps plus agréable, augmenter ses possibilités, mais surtout, procurer une autonomie nouvelle au corps. Mais derrière cette promesse d’une plus grande liberté,

ne sommes-nous pas en train de développer une nouvelle forme de dépendance ?

MAEL LE MÉE — Évidemment, tout dépend de ce que l’on souhaite réaliser avec ces prothèses. Si ce sont des multinationales qui décident de gagner de l’argent en « nous vendant à nous-mêmes », en nous vendant des moyens de nous « augmenter » et sans doute divers moyens nécessitant constamment de nouvelles versions, je trouve évidemment que cela pose problème. D’un autre côté, dans l’absolu, la possibilité de modifier le corps, de soigner des maladies, d’avoir plus de sensations me semble intéressante. Tout dépend de qui va contrôler ces modifications corporelles. Si nous sommes face à un usage purement commercial, ça me paraît très grave : c’est un cauchemar supplémentaire. Si ce sont de nouvelles possibilités d’existence et d’intensification de l’existence qui se présentent et qu’une multitude de gens et d’instances peuvent en prendre le pouvoir, si le biopouvoir peut être partagé, si un Linux du corps de demain et une « organogénèse libre » peuvent être mis en place, pourquoi pas ! Je serais très curieux de le voir. Dans le cas de la fiction de l’Institut Benway, ces *topos* sont mis en scène. D’un côté, l’Institut Benway est le Monsanto du corps et brevète tout. S’il pouvait breveter le poumon, il ferait payer chaque inspiration. Face à l’Institut Benway ou à ses concurrents, on trouve une nébuleuse de *biohackers*, de chirurgiens de garages, de militants pour l’organogénèse libre ou de *user-generated bodies*. C’est par rapport à cette répartition du pouvoir que l’on peut envisager une guerre de basse intensité autour de ces questions : Qui détiendra les brevets ? Qui aura les moyens de les pirater ? Et comment tout cela va-t-il se mettre en place ?

SPIRALE — Quel avenir l’Institut entrevoit-il pour l’être humain et son corps ? Sommes-nous en route vers une autoconstitution de soi (se modeler un corps à soi) ou plutôt vers une standardisation des corps ?

MAEL LE MÉE — D’abord, soulignons le côté critique des produits proposés. Très souvent, les organes de confort Benway ne servent à rien : si notre salive était parfumée en permanence, ce serait en fait assez pénible... De manière plus générale, dans la fiction de l’Institut Benway, l’avenir sous-entendu vers la fin de la conférence promotionnelle laisse entendre que dans cinquante ans — c’est-à-dire aujourd’hui, puisque la conférence se déroule dans le passé — l’Institut Benway mettra au point, en partenariat avec un consortium de groupes alimentaires, militaires, industriels et autres, des « corps de substitution ». Mais c’est au spectateur de s’imaginer ce que pourra être un corps de substitution. Dans la fiction Benway, l’accent n’est pas mis sur cet avenir du corps, sur cette problématique de standardisation ou d’adaptation, de « customisation » du corps, mais plutôt sur une possibilité de manipulation à l’infini et d’absence de barrières. À partir de là, libre à chacun de construire son imaginaire du corps futur. C’est un moyen parmi d’autres de faire face au réel de son propre corps présent... ┘